

La nouvelle comme outil d'appropriation du fantastique en classe au cégep

Steve Laflamme

Numéro 162, été 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64305ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laflamme, S. (2011). La nouvelle comme outil d'appropriation du fantastique en classe au cégep. *Québec français*, (162), 74–76.

La nouvelle comme outil d'appropriation du fantastique en classe au cégep

PAR STEVE LAFLAMME*

Cette chronique diffère de celles que j'ai coutume d'écrire depuis le numéro 149. D'une part, elle sera à teneur pédagogique et, d'autre part — surtout, serais-je porté à dire —, elle permettra de découvrir le talent de deux jeunes auteures qui ont expérimenté l'écriture d'une nouvelle fantastique dans un cours que j'ai donné à l'hiver 2011 au Cégep de Sainte-Foy. C'est avec grand plaisir que je leur cède d'une certaine façon la parole en ces pages.

Quelques éléments de contexte

Les deux nouvelles présentées ont été composées par des étudiantes inscrites au cours *Chefs-d'œuvre étrangers* du programme « Littérature et arts » du Cégep de Sainte-Foy.

Puisque ce cours a comme corpus des œuvres des XIX^e et XX^e siècles jugées marquantes par l'Institution littéraire, j'ai souhaité étudier les *Nouvelles extraordinaires* d'Edgar Allan Poe. Voilà qui m'allouait, du coup, l'occasion de traiter en classe de mon esthétique de prédilection, soit le fantastique, d'un genre, la nouvelle, que j'affectionne particulièrement et qui offre de belles possibilités sur le plan de la création, ainsi que d'aborder un de mes auteurs fétiches. De plus, il est à signaler que l'orientation donnée au cours, telle qu'annoncée par le sous-titre de ce dernier (« bâtir des ponts entre les hommes »), nous incitait à explorer le thème de l'**altérité** au sein des œuvres mises au programme. En ce sens, le fantastique permet d'étudier (par la lecture) et d'exploiter (par l'écriture) ce thème en insistant, par exemple, sur le caractère métaphorique de l'Autre, sur la volonté que cet Autre transcende la mort (voilà un motif récurrent chez Poe), mais aussi sur l'« inquiétante étrangeté » issue de l'Autre.

Nous avons d'abord étudié en classe les récits « La chute de la Maison Usher » (1839) et « William Wilson » (1839), question d'en faire ressortir la richesse narrative, symbolique, stylistique, structurelle. Nous avons traité des diverses lectures qu'il est possible de faire du premier récit, notamment selon une

approche sociocritique, ou sémantique, ou encore psychocritique. « William Wilson », pour sa part, permettait d'aborder le thème du double, un archétype du fantastique, ainsi que d'initier les étudiants au concept de l'onomastique, soit l'étude des significations possibles des noms de personnages et de lieux. (Voilà un aspect qui revêt une grande importance quand on étudie l'œuvre de Poe.)

De la théorie à la pratique

Ce bloc de quelques semaines consacré au fantastique à travers l'œuvre de Poe s'est amorcé par une présentation des principaux éléments de définition de l'esthétique fantastique mais aussi de quelques subtilités quant aux particularités du genre qui le discriminent des genres « limitrophes » comme la science-fiction, entre autres¹. Puis j'ai indiqué aux étudiants quels étaient les critères d'évaluation et les exigences particulières rattachées à la nouvelle à rédiger. Parmi les exigences à respecter, il fallait :

- chercher à éviter les archétypes quelque peu éculés du fantastique canonique (on n'a plus grand-chose d'original à dire sur les vampires et les fantômes...)² ;

- faire montre d'un souci stylistique évident et un travail narratologique original ;

- intégrer à l'œuvre au moins un *facteur rationnel d'altération de la réalité*³ et trois indices de *modalisation*⁴ ;

- témoigner d'un souci onomastique dans le choix d'au moins un des noms employés (et expliquer ce choix à la fin de la nouvelle) ;

- écrire au moins 600 mots mais pas plus de 900 (la nouvelle est un exercice de concision : nombreux sont les élèves qui auraient aimé disposer d'un peu plus d'espace pour mieux étayer leurs idées).

Deux textes fantastiques se sont démarqués de l'ensemble, et c'est avec beaucoup de fierté que je vous les présente. La première des deux nouvelles, « Le meurtre d'Éros », écrite par Marie-Laurence Trépanier, constitue une belle réussite. Le texte expose un travail narratif soigneux : la nouvelle s'amorce par une prolepse⁵ et propose un enchaînement habile entre la première et

la deuxième partie. Si la qualité de l'histoire racontée dans « Le meurtre d'Éros » est digne de mention, il faut souligner encore davantage le souci minutieux accordé aux ambiguïtés dans l'œuvre, ambiguïtés volontaires qui nourrissent la confusion dont le narrateur souhaite peut-être imprégner le lecteur. Ce texte est mon coup de cœur personnel de la cuvée 2011 du cours.

La seconde nouvelle, dont le titre est très poétique (« Qui tourne avec le soleil »), est l'œuvre d'Elsa Houde-Pichette, et elle a été sélectionnée par les étudiants du groupe. Sa force réside sans doute dans la littérarité de la narration, mais aussi dans une ambiguïté intéressante qui survit à la finale du récit : si le personnage auquel il est fait allusion correspond bel et bien à cet artiste connu du monde entier, la nouvelle conserve-t-elle sa fantasticalité ? Ce texte a été sélectionné par les étudiants du groupe au moyen d'un vote secret.

Bonne lecture... et félicitations aux auteures, qui font ici l'expérience d'une première publication... qu'on espère suivie de plusieurs autres ! □

* Professeur de littérature, Cégep de Sainte-Foy

Notes

- 1 Les éléments de définition du fantastique vus en classe sont repris à peu près tels quels dans le texte d'introduction que j'ai écrit dans l'anthologie *Récits fantastiques québécois contemporains*, publiée chez Beauchemin en 2009.
- 2 À cet égard, les récits de Poe servaient de prétexte pour étudier, d'une part, un auteur marquant et, d'autre part, les manifestations canoniques du fantastique chez cet auteur. Seulement, les étudiants n'avaient pas forcément à chercher à imiter Poe ni quelque aspect que ce soit de son écriture — question d'éviter le risque de composer une nouvelle « d'une époque révolue ».
- 3 Facteur rationnel d'altération de la réalité : il s'agit d'une espèce de « bouée de sauvetage » rationnelle à laquelle le témoin du fantastique peut se rattacher pour tenter d'expliquer l'étrangeté à laquelle il est confronté (exemples : la drogue, l'alcool, etc.).
- 4 La modalisation, du moins telle qu'elle se présente dans le fantastique, est un concept relevé par Tzvetan Todorov (*Introduction à la littérature fantastique*, PUF, 1970). Elle consiste à témoigner au lecteur de l'incertitude de l'énonciateur par rapport à ce qu'il a vécu ou à ce qu'il raconte.
- 5 Une projection dans le futur.

Le meurtre d'Éros

MARIE-LAURENCE TRÉPANIÉ

Armand se regarde une dernière fois. Ses yeux comme deux globes de sang jettent toute la terreur du monde sur le miroir. Résigné, il pose la lame affûtée sous sa gorge. Le reflet de sa jolie femme apparaît au-dessus de son épaule gauche. Placide, elle murmure :

— Fais-le, mon amour.



— Fais-le pour nous, s'il te plaît.

Simone, assise sur le canapé, une tisane sagement posée sur ses genoux, essaie de le convaincre de prendre congé. Armand vit des difficultés au journal : son patron est désagréable, les délais de remise d'articles le rendent fou... mais cet emploi est le seul revenu du ménage : Simone ne sort même plus de la maison.

— Tu t'étouffes, Armand ! Je te sens aussi malheureux que je l'étais chez *Fantask*. Et tu sais comme tout a changé depuis que je reste à la maison.

— Oui. Tout a changé.

— J'ai enfin du temps pour écrire.

— Ne sois pas sotte, tu as passé ta vie à écrire...

Au ton bourru d'Armand, Simone se tait. Elle dépose sa tasse sur la table basse et retire ses bas. Un vernis rouge enduit ses ongles d'orteil.

— Je t'aime tant, mon amour.

Son sourire invitant attire Armand sur le canapé. Il la déshabille par gestes lents, embrasse sa chevelure odorante. Il pince le bord de la culotte entre ses doigts quand une vision innombrable interrompt brutalement son geste : de la poitrine à la cuisse, zébrant le ventre d'une hideuse façon, des marques noires de laceration creusent la peau de sa femme. Frappé d'horreur, Armand s'en dégage comme d'une dépouille grouillante de vers.

Simone sursaute elle-même et se recroqueville sur le divan, mue par ce qu'Armand traduit comme de la honte.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il ne saurait lui répondre. Qu'est-il arrivé ? Une vision cauchemardesque a tué d'un seul coup — un coup terrible ! — tout son désir pour elle. À part cela ? Il l'a vue blafarde et mutilée... L'a-t-il vraiment vue ainsi ? De toute façon, il ne lui donnerait pas ces détails...

— J'ai... Je crois que j'ai trop travaillé cette semaine. Tu as raison. Ça n'a plus de sens, je perds la tête... Et l'actualité locale n'a rien d'aidant.

Il fait référence à l'assassinat d'une femme sans histoire, qui figure, rayonnante, dans la rubrique nécrologique.

Simone n'insiste pas. Elle se lève et prend doucement son mari dans ses bras.

— Allons nous coucher.

Une femme de trente-six ans, Pauline Dumas, a été retrouvée morte dans une allée de la bibliothèque de l'Université Laval, hier matin, aux environs de sept heures. Son corps portait des marques de mutilation. Les autorités policières soupçonnent un viol doublé d'un meurtre.

Armand relit son début d'article. Il s'imagine la curiosité du lecteur : lui-même n'en revient toujours pas de cette scène de crime inusitée...

Simone lui apporte un café qu'elle dépose sur le bureau. Elle pose son menton sur l'épaule d'Armand, lit les phrases à l'écran.

— C'est une blague, n'est-ce pas ?

— Comment ça, une blague ? répond Armand, sérieux comme un pape.

— Tu es sûr qu'elle s'appelait comme ça ?

Au fond de ses yeux, le mot « stupeur » clignote comme une enseigne au néon.

— Oui, pourquoi ?

— C'est le nom de mon personnage. Exactement.

Armand adopte un air moqueur. Passant une main dans ses cheveux, il déclare qu'ils ont tous deux besoin de se détendre. Il propose un souper en amoureux. Simone acquiesce malgré cette coïncidence qu'elle accepte difficilement...



Ils arrosent la soirée d'une bouteille de vin rouge. Ils tamisent la lumière de la chambre, s'étendent côte à côte sur le lit. Le corps de Simone et sa proximité échauffent Armand. Ils creusent un appétit réveillé par l'ambiance et le vin. Les amants se déshabillent, s'enfièvent de caresses, et, soudain, c'est l'obscurité, le vent fou qui frappe à la porte a éteint toutes les lumières. Ils sont seuls, deux dans le monde entier, à se saouler de baisers : la belle au lit gémissant attend l'entrée du prince Armand.

Armand dessine des ronds de salive autour du nombril de la belle. La peau lisse et chaude, le ventre tiède, les côtes, les seins... froids. Le cou glacé.

Armand se redresse brusquement, observe le visage de sa femme. Inerte. La lune l'éclaire faiblement. Deux globes de sang le fixent droit dans les yeux, la peau affaissée des joues sent la pourriture, les oreilles s'égrènent par pans de chair morte, une bouche béante aux lèvres gercées verdâtres s'ouvre sur l'enfer et la langue manque à cette bouche bon Dieu ! LA LANGUE MANQUE À CETTE BOUCHE ET CE VISAGE POURRIT SUR LES DRAPS BLANCS !

Le hurlement d'Armand alerterait tous les voisins s'ils n'étaient pas seuls, deux au monde, lui et la belle, le corps de la belle, le cadavre de la belle qui l'a regardé comme on regarde un intrus !

Elle pleure dans le lit. La lumière s'allume sur ses larmes. Armand s'installe au miroir, voit son visage ravagé. Un corps en putréfaction peut-il redevenir sain avec la lumière ?

— Tu me tues avec tes sautes d'humeur ! Tu me tues, M'ENTENDS-TU ! tempête la belle. Je n'ai pas eu le choix de la tuer !

Ses mains baignent dans le sang.

C'est seulement là qu'Armand remarque, sur le lit, le papier poisseux : un manuscrit.

— Elle me tenait captive...

Le silence revient comblé le vide, un silence à tailler au couteau. Armand sort l'arme du crime du tiroir. Il pleure longuement. S'assied au miroir... □



Qui tourne avec le soleil

ELSA HOUDE-PICHETTE

Un homme de dos peignait un tableau. Malgré les faibles rayons de lune qui éclairaient l'atelier, on ne parvenait qu'à voir sa malheureuse silhouette, penchée sur son œuvre avec attention. Les traces du pinceau sur sa toile étaient les seuls sons émanant de la vieille maison jaune, isolée dans cette sombre nuit de septembre. Quelques pas dans l'escalier ne semblaient pas déranger l'artiste dans sa besogne, comme s'il attendait quelqu'un. Le bonsoir lent et grave de l'étranger ne le fit même pas sursauter. Il paraissait en transe devant sa peinture. Le nouvel arrivant posa la main sur son épaule gauche et lui murmura à l'oreille : « C'est très réussi Vincent ».

Le lendemain, malgré son manque de sommeil, il continua à peindre. Une sérénité inquiétante flottait sur son visage, il avait l'air présent et absent à la fois, comme si son corps et son esprit s'étaient détachés. Il peignait sans cesse la même partie du tableau, comme s'il avait peur que la peinture ne soit pas réellement imbibée dans la toile. L'effet en était surprenant ! Ses tableaux semblaient vivants tellement les couleurs étaient vibrantes et magnétiques, jusqu'à l'intérieur de la toile. Il disait que peindre un tableau, c'est aussi peindre quelque chose de plus profond, quelque chose de réel, en symbiose avec la pureté de la toile. Il s'arrêta un instant pour s'allumer une cigarette. Il s'installa dans le fauteuil d'osier et prit une gorgée du vin fané sur la table. Les yeux mi-clos, il regardait son tableau à travers une dense fumée. Les couleurs semblaient se mouvoir sur la toile, ce qui lui souleva le cœur. Il décida de fermer les yeux et de s'assoupir quelque temps pour ne pas voir cette horrible chose qui le terrifiait.

À son réveil, l'artiste déboussolé fut pris d'une atroce frayeur en voyant son chef-d'œuvre de la veille gisant sur le sol de son atelier. La toile resplendissait d'un blanc immaculé, vierge d'un art quelconque. Chaque couleur choisie avec soin avait disparu et coulait maintenant comme le sang sur le sol. Il se prit d'abord la tête entre les mains, en exécutant de légers va-et-vient sur son fauteuil. Les larmes coulèrent dans le creux des rides qui commençaient à se dessiner sur son visage pâle. Pourquoi était-il aussi ému devant un spectacle aussi impossible ?

Vincent Van Gogh, *Les tournesols* (détail), 1888.

La panique prit bientôt possession de ses sens. Comment la peinture avait-elle réellement pu fondre de la toile ? C'était son pire cauchemar qui venait de se réaliser, mais il était bel et bien éveillé. Il courut à l'extérieur se rafraîchir l'esprit, mais le vent tenace lui fit rapidement rebrousser chemin. Pour une fois, il décida de monter à l'étage pour dormir un peu dans son lit métallique et grinçant plutôt que quelque part dans son lieu de création. Il s'assoupit rapidement, son vieux corps et son esprit en désaccord avec sa raison.

L'étranger réapparut dans l'atelier, surpris de ne pas y trouver son propriétaire. Il fit rapidement le tour de la petite maison et le trouva en boule sous les couvertures. Il le réveilla brusquement, en lui demandant ce qui pouvait bien se passer. Le peintre abasourdi éclata en sanglots et ses yeux se remplirent promptement. L'étranger lui fit plusieurs remontrances sur un ton assez agressif, conclut avec une gifle et quitta les lieux avec animosité. Perturbé par la suite des événements dont il ne comprenait rien, le peintre décida d'évacuer son incompréhension dans l'art. Il peignit avec dégoût et mépris, avec passion et folie. Son œuvre disparaissait derrière lui, à chaque coup de pinceau tout était à recommencer. Il se mit à hurler, à implorer Dieu de le laisser seul. Des voix émanant des gouttelettes de peinture abandonnées sur le sol tentaient de le persuader que l'art est un crime. La perte d'un ami cher lui pesait également lourdement sur le cœur. Il perdit conscience et sa tête frappa le sol froid et humide.

Lorsqu'il reprit ses esprits, une quantité impressionnante de peinture couvrait entièrement le sol. Désorienté, il s'assit quelques instants pour goûter une cigarette. Un point dans l'atelier attira soudainement son attention. Une de ses peintures était intacte et semblait vivre parmi cet amoncellement de cadavres artistiques. Il s'en approcha délicatement et dessina le contour des tournesols du bout d'un doigt las et fatigué. Il prit un petit couteau dans sa poche et se coupa l'oreille gauche, celle où il avait si souvent entendu murmurer. Quelques gouttes de sang éclaboussèrent les fleurs du grand soleil. □